

Natura Mosana, Vol. 26, n° 1-2, Janvier-Juin 1973, pp. 1-7
Sorti de presse en Novembre 1973

À QUOI BON LA SCIENCE ?

par

Jean LECLERCQ (*)

Le 18 janvier 1973, l'Association Namuroise des Anciens de l'Université de Liège a organisé à la Maison de la Culture, à Namur, une conférence-débat sur la question « A quoi bon la Science ? ». Sous la présidence du Professeur Paul MANIL (Gembloux), les Professeurs Gérard FOUREZ (Namur), Lucien FRANÇOIS (Liège) et Jean LECLERCQ (Gembloux) firent connaître leurs points de vue et stimulèrent de pertinentes réactions de l'auditoire, qui était nombreux et varié. Les discussions furent vivantes notamment parce que les différentes interventions furent improvisées, sans apprêt. Mais elles furent précédées d'un exposé général soigneusement préparé par le Professeur Jean LECLERCQ. Nous en assurons la publication, car il devrait faire méditer un public plus large. — *La Rédaction de Natura Mosana.*

Le snobisme anticulturel est à la mode. On remet tout en question. Cependant je suppose que personne n'est venu ici en espérant qu'à la question « à quoi bon la science ? », on pourrait répondre « à rien ! ». Ou, d'une manière plus explicite : « la science n'est qu'un atout au service du capitalisme, de l'impérialisme et de l'exploitation des hommes ».

Néanmoins, je disposerais de cette tentation nihiliste par une déclaration d'apparence démagogique. Sans la science qui s'est faite, la plupart des gens venus ici et des millions d'autres auraient déjà rendu leurs atomes constitutifs à la biosphère. Ils auraient succombé à quelque maladie jadis incurable. Ils auraient eu au moins la peur de la famine. Ils auraient eu moins de distractions. La science permet, par ses applications, de guérir, de nourrir, d'agrémenter. C'est sur elle qu'on peut fonder l'espoir et la décision de guérir, de nourrir, d'agrémenter pas seulement une partie mais toute l'humanité.

(*) Faculté des Sciences Agronomiques de l'Etat (Zoologie générale et Faunistique), Gembloux.

Dès lors, pour moi, le dossier de la science est bon. Même s'il y a des revers aux médailles. Ces revers s'expliquent d'ailleurs non par des carences scientifiques mais avant tout parce que la morale n'a pas progressé autant que la science.

Ainsi la science impressionne par ses applications. Pourtant elle n'est pas ce dont les hommes se soucient le plus. Il suffit de regarder autour de soi.

La morale la plus pratiquée est fondée, c'est évident, sur la recherche du profit, l'obsession de la sexualité et le désir d'en imposer. Sur ces motivations rudimentaires, l'homme greffe une culture très élaborée. Mais cette culture est faite surtout d'options philosophiques, de littérature, de théâtre, de musique, de beaux-arts. Manifestement, pour se distraire, pour être érudit, pour vouloir le mieux, on préfère les productions de l'homme qui, génialement ou non, pour quelques-uns ou pour beaucoup, imagine, rêve, crée, chante, gémit, plaide et joue.

La science a pour objet les choses comme elles sont, non comme on les voudrait. Elle a pour effets le possible et non l'idéalisé. Aussi s'insère-t-elle difficilement dans les préoccupations culturelles de tout le monde.

Je ne dis pas que c'est regrettable. Je le constate et ça me semble très normal. Il faut reconnaître que la science a quelque chose de fastidieux, de trouble-jeu. Elle réclame une initiation laborieuse, un dégagement, une discipline, un effort difficilement soutenus. Les hommes de science eux-mêmes, observez-les, ne peuvent pas être scientifiques tout le temps, à propos de tout. Ils s'adonnent aussi aux jeux et plaisirs de tout le monde. Il leur arrive même de s'improviser politiciens, de s'amuser aux sports, ou de pratiquer activement ce qu'Auguste COMTE appelait « la pédantocratie esthétique ».

La science n'est donc pas tout ce qui intéresse, tout ce qui motive. Nonobstant, au moins pour ceux qui en font, c'est exaltant. Non seulement ça occupe et on se dit que ça pourrait servir, mais l'objectif est en même temps réaliste et supérieurement humaniste. Il s'agit en effet d'atteindre le plus près possible la vérité et l'accord unanime des hommes quels qu'ils soient sur les approximations accessibles de la vérité.

Or les vocations scientifiques ne se sont presque jamais déclarées, ne se déclarent pas davantage aujourd'hui, parce que le futur chercheur s'est dit : je vais chercher la vérité. Non plus parce qu'il s'est dit : je vais guérir, nourrir, informer, ou servir de quelque manière

l'humanité ou une de ses fractions. C'est plus obscur, plus lointain, plus modeste et plus égoïste que cela.

On le sait, tous les enfants passent par un âge où ils veulent le nom de toutes choses, voir toutes choses, établir des relations entre les choses.

Chez beaucoup, cette curiosité s'amenuise. L'adolescent s'habitué à contempler et à subir la nature et la société. Il accepte ce qu'on en dit et ce qui se fait. Il devient spectateur et conformiste, ce qui n'empêche nullement d'être un bon élève et de réussir dans la société.

Chez d'autres, plus ambitieux culturellement, la curiosité enfantine est supplante par l'obsession de ce qui devrait être ; ceci peut motiver jusqu'à l'action en morale ou en politique. Chez d'autres, la curiosité se mue en un humanisme suffisant dans lequel ne compotent que le moi introspecté et l'Homme sophistiqué.

Celui qui a une vocation scientifique, lui, reste curieux des choses, des petites choses, et de leurs relations, au delà de l'âge normal.

Sa curiosité, pour être satisfaite, le porte à observer de plus en plus analytiquement, à tester, à se spécialiser. On note presque toujours, à ce niveau, un désir de se singulariser, de faire ce que peu font et pas ce que tous font. C'est ainsi que beaucoup de chercheurs ont commencé par collectionner, en les classant, des timbres-poste, des bagues de cigarettes, des minéraux, des insectes, des images, des citations. Moi, j'ai commencé par mettre en herbier, pour leur donner un nom, toutes les mauvaises herbes qu'à 13 ans, on me faisait arracher dans le potager familial. Il me gênait qu'on les méprisât au point non de les arracher, mais de les appeler collectivement « mauvaises », indignes d'un nom reconnaissant leur diversité.

Evidemment il y a beaucoup de variantes et de combinaisons de tendances dans l'ontogenèse des vocations scientifiques. Mais il me paraît sûr que leur dénominateur commun, leur premier trait distinctif, c'est la curiosité enfantine persistante active, quelque peu contestataire, et se spécialisant. Mais tout aussi évidemment, beaucoup de ces vocations se perdent, inhibées, malchanceuses, le milieu familial et l'enseignement étant les filtres et les éteignoirs que l'on sait. Surtout qu'il faut « gagner » sa vie !

Cependant, dans notre civilisation, un certain nombre d'adolescents ont la chance de rencontrer des modèles imitables, des maîtres qui apprennent à affiner la curiosité, à l'orienter efficacement, à classer les faits et à préciser leurs relations. Ces catalyseurs ne sont

généralement pas de grands savants ni des apôtres de l'éducation populaire. Ils peuvent être un brave instituteur, un collectionneur de papillons, ou un professeur de lycée si naïf qu'il est « chambardé ». Ensuite, le futur chercheur apprend à maîtriser l'acquis de ses devanciers, à former lui-même des hypothèses, à soumettre celles-ci aux tests de la concordance statistique ou de l'expérimentation. Normalement c'est à l'université qu'échoit cette mission de parfaire, reste à voir si elle l'accomplit bien. En tous cas, nous avons dégagé le deuxième trait distinctif de l'activité scientifique : l'entraînement à une méthode objective appropriée.

Curieux et méthodique, le chercheur ne garde ses découvertes ni pour lui seul, ni pour quelques-uns. Il doit les communiquer et c'est ici qu'apparaît enfin l'éthique de la science universelle, dans un troisième trait distinctif. Il n'y a pas contribution à la science s'il n'y a pas communication et celle-ci doit être honnête et conforme. J'en-tends par là que le chercheur expose ce qu'il sait sans parti-pris, sans cacher des parties qui déplairaient, en précisant les conditions et l'exactitude de son apport. Mieux, sa communication doit s'adresser, normalement c'est par le canal d'une publication, à tous ceux que la question intéresse ou qui pourraient s'y intéresser.

Certes, habituellement, cela fait très peu de lecteurs. Quelques spécialistes existants et à venir. Mais ça fait quand même un public international dans lequel aucune discrimination n'est permise. Le réceptionnaire de la science qui avance, c'est l'humanité entière. Ce n'est pas un client privilégié, fût-il l'Etat ou le mécène qui ont subventionné la recherche. Si pour une raison quelconque, excusable, la découverte est tenue secrète, ce ne peut être que provisoirement, son auteur ne peut en être accrédité ; ça reste de la connaissance égoïste, de la recherche inachevée.

Les trois critères de l'activité scientifique : curiosité affinée, méthode appropriée, communication universelle, valent pour la science dite appliquée comme pour la science dite pure. D'ailleurs, je fais miennes les paroles de PASTEUR :

« Non, mille fois non, il n'existe pas une catégorie de sciences auxquelles on puisse donner le nom de sciences appliquées. Il y a la science et les applications de la science, liées entre elles comme le fruit à l'arbre qui l'a porté ».

Quel témoignage n'est-ce pas, d'un savant dont le nom pourrait être inscrit au fronton des institutions agronomiques aussi bien qu'il sert d'épithète à des instituts de médecine, puisque la carrière de PAS-

TEUR fut jalonnée de questions posées par les distillateurs, les vignerons, les vinaigreries, les brasseurs, les sériculteurs, les éleveurs et les médecins.

Sans doute, dans le langage courant, nous paraissions moins catégoriques que PASTEUR. Nous distinguons des « Facultés de Sciences Appliquées ». Nous percevons parfois les signes d'un complexe à la fois de supériorité et d'infériorité qui affecte d'une manière les chercheurs d'utile et, d'une manière inverse, les chercheurs de la science fondamentale. Il n'empêche que tous doivent montrer la même intensité dans la curiosité, la même rigueur dans l'enquête, la même honnêteté dans la conclusion. Notamment on exige et vérifie tout cela, de la même manière, dans toutes les thèses de doctorat soutenues dans toutes les Facultés, y compris dans les thèses de médecine, d'agronomie, de philologie, de sciences économiques et de philosophie.

Mais si, comme le dit PASTEUR, la science et ses applications sont liées entre elles comme le fruit à l'arbre, il est évident que le fait pour l'arbre de porter des fruits et le fait pour l'homme de couper, de vendre, de manger ces fruits, sont des opérations tout à fait différentes. Couper, vendre, manger les fruits, ça presuppose une décision, une technique, une spéculation. Décision, technique et spéculation sont éclairées par la connaissance scientifique (mieux vaut pour elles !) mais ce n'est pas celle-ci.

Donc la science permet de faire des options, de mettre au point des techniques, des spéculations. Elle ne les impose pas. A chacun ses responsabilités !

On y pense peu, mais l'option la plus courante que l'on fait à partir de la science, et sans engager la responsabilité de celle-ci, c'est de l'enseigner.

On ne peut pas enseigner sans faire des choix et sans faire du théâtre. La zoologie n'est pas responsable des incartades que je fais pour y intéresser mes étudiants à Gembloux. La science n'est pas responsable non plus de ce que j'en dis ici. Comme disait Anatole FRANCE, elle est « une froide déesse ».

Nonobstant, je le répète, les chercheurs sont des hommes, à bien des égards, tout à fait normaux. Pourquoi seraient-ils incapables de passion ? Pourquoi s'interdiraient-ils de défendre leurs intérêts, de s'engager dans les domaines de la morale et de la politique ? On devrait peut-être leur accorder là quelque préséance puisqu'ils sont si bien préparés à l'enquête objective et à la prévision.

Pour ma part, maintes fois, je n'ai pas hésité à intervenir dans le domaine politique, avec le sentiment du devoir. C'est déjà, j'en suis conscient, intervenir en politique que de prôner la conservation de la nature. Mais il m'a toujours semblé que si ces interventions étaient continues, surtout si elles étaient officialisées par un mandat dans un Parti ou dans l'Administration, ma science y perdirait. D'une part parce que je n'aurais plus le temps d'en faire. D'autre part parce qu'on ne saurait plus quand c'est le chercheur qui parle et quand c'est le citoyen engagé.

Constatons que, de nos jours, le chercheur est de plus en plus directement engagé vis-à-vis du social, de l'économique, de la région ou simplement, de son institution prise comme une firme qui doit être défendue. C'est rarement sans confusions.

Bien sûr, l'engagement est déterminé sincèrement par le souci d'être utile. Il l'est aussi par celui d'avoir plus de crédit et plus de crédits. Une audience plus large et des moyens de travail accrus, c'est impératif pour assurer le développement des unités de recherches et l'emploi des jeunes collaborateurs. C'est aussi tentant pour l'orgueil personnel. Voilà donc les chercheurs en compétition serrée pour la réalisation d'une politique scientifique nationale confusément définie et non définie par ceux qui doivent la réaliser. Que cette course aux mandats et aux subsides fasse émerger les meilleurs, les plus utiles et non une forte proportion d'opportunistes, c'est une illusion que je n'ai pas.

Chaque professeur, chaque directeur de service de recherches a été choisi, je l'espère, pour sa compétence particulière. Mais il est observable que la plupart des professeurs et autres directeurs de recherches font de moins en moins ce pourquoi ils se sont qualifiés. Ils font faire des recherches, ils en regardent faire. Ils n'ont plus le temps d'en faire eux-mêmes.

La plupart des professeurs de nos Facultés sont surchargés d'enseignements, d'examens à faire passer. Mais surtout, ils sont devenus des gestionnaires de services, des employeurs, des constructeurs de locaux, des plaideurs de dossiers, des mendians de subsides. N'insistons pas sur les tâches marginales que beaucoup acceptent simplement pour que leurs revenus s'approchent un peu plus du salaire d'un collègue américain ou d'un condisciple d'autrefois passé dans le secteur privé. Généralement, les professeurs et autres chercheurs font assez mal face à ces responsabilités administratives croissantes ; en faisant leurs études et leurs doctorats, ils n'ont pas appris la comp-

tabilité, la gestion des entreprises, la classification des administrations, la diplomatie, la publicité. Mais si quand même, bons amateurs, ils parviennent à maîtriser tout cela, c'est au détriment du temps que leur science réclame. Or voici que les plus jeunes chercheurs et les étudiants veulent aussi gérer, contrôler, participer. Ils ont bien raison, je pense même qu'ils feraient facilement mieux que leurs aînés. Mais que restera-t-il de temps à chacun, pour faire réellement progresser la science ?

Que quelques-uns se dévouent, c'est certainement indispensable. Que la société ait besoin que les chercheurs sortent encore davantage de leur tour d'ivoire, c'est possible.

Mais si pour mieux programmer la science, pour être plus utiles, plus sociaux et mieux entendus, les hommes de science doivent perdre ce qui leur reste de temps, d'individualisme et de curiosité dégagée, alors on pourra vraiment se poser la question « à quoi bon la science ? ». La vraie, on n'en fera plus.